

Le matin de ce jour-là, appelons-le le jour L, était ordinaire, comme tous les matins des premiers jours de la semaine. Car, bien entendu, le jour L correspond précisément au début, au lundi, à un lundi qui suit une nuit lunaire et une fin de semaine bruyante qui aura vu s'épuiser la trombe de tintamarres, de déversement de conversations, de rumeurs, de grimaces, de caricatures, de murmures de toutes les entourloupes possibles. Le lundi a son lot de fatigue, de somnolence, de besoin irréprouvable de repos, de désir d'oublier les événements qui nous auront divertis, que nous avons bien fêtés le samedi soir et le dimanche. Il y a aussi des maux de tête, des yeux embrumés, des ventres lourds, des évanouissements et des chiasses. Le lundi montre aussi les yeux qui trahissent, les rides du front, les haussements d'épaules et les dos qui se tournent, des gestes qui peuvent être épargnés et utilisés qu'en cas de besoins inévitables. Nous nous en remettons à peine, préférons ne pas parler, utilisons des signes extrêmement mesurés lors de conversations simples, au débit nécessairement contrôlé.

Le lundi, les coups de fil sont moindres, les rendez-vous se font plus rares (remets ça à mardi car qui sait ce qui peut advenir le lundi !), il n'y a pas de réunions, de convocations, nous n'entreprenons pas de voyages, ne convenons pas de déjeuners, de dîners (gavés comme nous l'étions le samedi et le dimanche), nous ne rencontrons pas les partenaires, les collègues, les plus aimés comme les plus haïs (nous nous les coltinons déjà toute la semaine), les nouveaux dossiers ne sont pas ouverts ni ne sont fermés les plus anciens (ils sont ouverts le mardi, mercredi, jeudi... et sont fermés le vendredi), les nouveaux bâtiments ne sont pas inaugurés le lundi, ni ne démarrent alors les séminaires (ils commencent le jeudi, se poursuivent le vendredi, cessent avec des divertissements le samedi et le dimanche).

En un mot, ce jour L aura commencé le lundi qui vous convient sur un calendrier que vous aimez.

Au début, à toutes ces communications silencieuses, correspondait un mot clé, un geste reliant la voix à un signe du doigt sur la tempe, ou bien, posé ailleurs, il pouvait signifier que j'avais la tête pleine, lourde, à en perdre la boussole, que j'avais une pierre dans le crâne ; ou sinon, si ce doigt ou le poing était posé autre part, il pouvait être

interprété comme : j'en ai plein les bottes, tout me pèse, m'abrutit, se pend à moi comme des pierres. Ce comportement pouvait trouver l'explication suivante : j'ai exagéré hier soir, j'ai veillé toute la nuit avec de la rakia ou avec... pas d'importance comment. Ou bien, plus simplement, au sujet d'un mot intimidant, si fréquent, qu'il se remplace par une secousse de la main sur le coude dans le sens de la formule – « Tu exagères vraiment », dont on voit bien que même si la formule ne vient pas à la bouche, elle se lit sur le front et comme un nez sur la figure.

Ce que je veux dire par là, c'est que : rien n'avait annoncé mon silence. Personne n'avait su ni n'avait deviné. Le jour de l'inauguration ne correspondait pas à une date mémorable, comme celles marquant un anniversaire. Mais après tout, les dates précises de fêtes importantes ou de la naissance de grands hommes ne sont pas facilement déterminables puisque ces derniers naissent de gens simples qui ignorent la sainteté de la date, et oublient ainsi de les inscrire.

La vérité, c'est qu'à la fête ma voix s'était enfermée dans mon for intérieur. Et pendant tout ce temps-là, soit un bon moment, j'avais consommé le chapitre des commentaires de la journée et communiquais avec peu de gestes, des oscillations de la tête, ou bien seulement en jouant des paupières. L'atmosphère n'était en réalité qu'un va-et-vient où un chien n'aurait pas reconnu son maître, et où ma voix n'avait aucune utilité. Il fallait crier pour dire quelque chose à quelqu'un, faire beaucoup de gestes, secouer son interlocuteur ou lui baver dans le creux de l'oreille. La seule occasion offerte pour échanger une brève discussion, indispensable, était le moment des discours, quand la foule alors se calmait. Les messages pouvaient donc être transmis, en dépit des « chut ! », des pincements et des jeux de coudes.

Ce fut précisément lors du discours inaugural que je pris ma première décision, provisoire, pas bien réfléchie, mais insistante, au moment où venue à ma rencontre, une connaissance m'avait poussé du coude et fixé des yeux, « tu trouves ça comment ? ». Sans attendre ma réponse, et peut-être à cause de mon regard vide, il avait enchaîné par une question allant dans une autre direction, « pas le monument, le discours », puis sans attendre de nouveau ma réponse, et peut-être bien à cause de ma tronche, il avait continué en précisant « c'est moi qui l'ai écrit », puis s'était éloigné, pour laisser instantanément sa

place à un autre, qui semblait avoir attendu son tour dans son dos avant de me postillonner la même question dans l'oreille : « tu trouves ça comment ? », et derrière une main élevée en direction du podium, il m'avait seriné derechef, « pas le discours, le monument », puis s'en attendre le moindre signe de ma part, il avait poursuivi « ils l'ont complètement salopé ! », et avait placé ses mains en mégaphone au niveau de mon nez, « mais ces choses-là ne se disent pas ouvertement », dit-il en m'alimentant des amuse-gueules qu'il mâchouillait.

Vous vous demanderez bien quelle était la raison de tout cela et dans quoi je m'étais fourré pour si peu. Oui, oui. En tout cas, les choses ont une cause au départ, puis pierre après pierre on monte la case. La première réponse pouvait être, celle qui vous vient à l'esprit – que les autres parlent, ou que les autres répondent pour moi. Indolent comme j'étais, à chaque fois que quelqu'un me posait une question et que je me creusais la tête pour donner une réponse solide et non risible, les autres me coupaient dans mon élan en me prenant toujours de court. Enfin, les gens de mon entourage avaient cette habitude non moins rare de s'empresser de répondre eux-mêmes à des questions qu'ils m'avaient posées : « Comment vas-tu aujourd'hui ? Bon, tu iras bien, car tu ne sembles pas mal. Et puis, tu es une drôle de trogne, tu n'es pas de ceux qui s'en font beaucoup. » Ou encore pire : « Tu as entendu ce qui est arrivé au gouvernement ? Apparemment, les grands décideurs ont mal engagé notre sort, qu'en dis-tu ? De sombres jours nous attendent. », en poursuivant immédiatement alors même que je venais d'ouvrir la bouche, gonfler les lèvres, prendre ma respiration et tenter une réponse. « Eh, oui, ils n'ont d'égard que pour leur siège et ne se font pas de tracas pour nos soucis. Ceux-là sont vendus comme les autres. Nous n'avons rien à en tirer du moindre gouvernement, quand nous élisons de tels individus. Ils ne t'appellent pas toi qui sais tout et pourrais leur faire honneur, mais ils s'encanailent plutôt avec toutes sortes de montagnards... », et, pour conclure, une trombe, une salve, une rafale, une cascade, qui d'ordinaire s'achevait par le refrain connu et indispensable, « ... mais ces choses-là ne se disent pas ouvertement. ».

Bref, marche et cause. Il finit par ne rester que le *oui-oui*, un acquiescement de la tête ou un plissement des épaules, pour dire : « Bien sûr !... ».

Sauf que mes proches ne voulaient ni de ce *bien sûr*, ni de ce *oui-oui* qui tombaient comme un pet tout froid, sans effet, et qui ne tardaient pas à éclater comme une

bombe en un *non* : « Je ne suis pas de cet avis », « Tu as tort », « Complètement nul », qui te laissent parfois sur place et la bouche bée. Pour un instant seulement, pas besoin de plus. Vous devez savoir que ceux-là étaient des avocats, des dégourdis qui savaient te berner - d'un sou ils en faisaient mille et tu leur en devais encore.

Par ailleurs, comme je l'ai déjà dit, j'étais par nature silencieux, timide et peu loquace. J'aimais d'abord écouter plutôt que parler, acheter plus que vendre, et le Bazar s'y prête parfaitement. Ma voix suivait la même logique. Laisse tomber, il pèse ses mots et ça lui coûte. Une parole, une lire. Il ne les dépense pas aisément. Quand il en lâche un, il y va à fond. Ce n'est pas que je n'aimais pas ça. Il en était ainsi, et il y avait là un peu de vrai. Une fois lancé et bien fixé, je voulais vraiment occuper toute la place. Sauf que j'étais plutôt maladroit pour trouver le fil, j'étais mou et pas toujours lucide pour répliquer et avoir le dernier mot. Je cherchais à pétrir ma réponse, à la concocter avec force, pour la rendre irréfutable. Mais alors que je la malaxais et que je m'apprêtais à la mettre sur le marché, - paf ! - un bougre me raflait la mise devant les yeux. Peut-être bien que mes amis savaient ce que j'aurais dit, car vu que nous étions des camarades depuis vingt ou trente ans, ils me connaissaient par cœur et finissaient par l'emporter sur moi sans le dire :

« Il dit la même chose », m'arrivait-il souvent d'entendre par mes défenseurs qui m'épargnaient. « Ne lui demande pas car il a presque... ». Ainsi, alors que je m'évertuais à mettre en ordre ce que je dirais moi-même, alors que j'échafaudais des traits dont on m'affublait, mon avocat du moment bâtissait une forteresse de mots et de pensées *à moi*, des histoires complètes, du genre comment je parle et comment je le dirais. Puis je me la fermais, et un autre s'occupait de mes hauts faits. Il arrivait aussi que je leur tournasse le dos en toute discrétion, pour aller vaquer à mes propres affaires, même si pendant tout ce temps je continuais à bouillonner en moi-même suite aux paroles de mes bienfaiteurs.

Mais ce n'était pas la raison pour laquelle j'avais décidé de me plonger dans le silence, et ce ne sont pas mes protecteurs qui me poussèrent à abandonner l'arène, ni ces maîtres du verbe qui ne laissent pas leur tour aux autres, ni les discours, ni les monuments ni non plus les autres grandes œuvres du moment... L'époque avait ses mots creux et nul

ne souffrait d'avoir à dire un mot en particulier sinon le souci de dire quelque chose. Parler et tergiverser en vain, en faire tout un plat pour rien du tout, enrager pour l'été qui est passé ou bien ouvrir et fermer des parenthèses en l'air, c'était pareil que crever des mouches en plein vol, enfiler des perles dans un fil, compter les pattes d'un serpent... Simple, ça ne me disait rien d'alourdir mon esprit avec ce genre de choses. Lorsqu'une discussion était lancée, appuyée ou pas, argumentée ou pas, par ceux qui avaient lu les deux premières ou les deux dernières pages d'un livre dont ils parlaient, moi qui ne les avais pas lues, je me taisais car je n'étais pas en situation de parler, je n'étais pas en phase avec le cours de la discussion. Mais si j'avais un peu plus de raisonnement et disais : « De quel livre parlez-vous, ne faites-vous pas erreur ? », allez, *Échangeons des arguments*¹, la discussion s'ouvrait alors à des questions de principes : « En fait, nous avons pris ici seulement un exemple, car le problème réside là, nous parlons des phénomènes en général, là-bas, en principe et non fortuits, qui doivent être considérés dans leur ensemble, ici et là, et non par la doublure... ». Alors, toi qui pensais que l'occasion venait enfin pour affiner ce que tu sais déjà, on te ravit de nouveau la vedette devant ton nez, car la discussion s'est placée sur le plan des principes, avec ses problèmes fondamentaux, lesquels s'appuient sur une incitation donnée par les deux premières et les deux dernières pages du livre. Même si ce n'était pas le but, sa lecture n'avait rien d'attirant, car le style est sec, le rythme n'accroche pas au point que l'on décroche, mais il s'attache aux choses superficielles, insignifiantes... L'auteur prétend avoir érigé une métaphore, mais en vérité, sa métaphore s'élève dans les airs, elle n'a pas de fondement, car elle ne s'appuie pas sur des problèmes éthiques, tiques-tiques-tiques... Attends, attends, je sais ce que tu veux dire. C'est exact, je ne l'ai pas lu avec attention, mais sur le principe j'estime que ce serait vraiment un livre intéressant s'il traitait de nos affaires, du quotidien, des problèmes, de ce qui est actuel et traditionnel... el-el-el... Attends, attends, que je finisse seulement... je sais, je sais... je ne mélange pas les concepts... un moment... laisse-moi te le dire jusqu'au bout..., tu ne laisses personne parler..., tu es tellement impatient... je suis sérieux... mais tu vas comprendre... en fait tu dois comprendre... tu es tellement impatient... mais allons, attends !

¹ En référence à l'italien « Cambiano argomenti ou argomento », repris par la télévision d'Albanie puis par la télévision du Kosovo, où le sens ressort parfois déformé et risible.

Non, non, ce n'est pas là non plus la raison qui m'a motivé à me débarrasser de ce qui élève l'être conscient, de l'arme et de la vertu principale que sont la parole, la pensée, de ce qui fait de nous des *homo sapiens*. On ne tire pas un trait sur la communication avec le monde seulement parce que les galéjades sont insupportables, parce que les avocats du diable ne te lâchent pas ou bien simplement et banalement - parce que ton tour ne vient pas. Non, non...

Revenons à l'inauguration festive. Il faut bien fermer ce chapitre que nous avons ouvert. Non pas que nous perdrons quelque chose à le laisser ouvert ni que risque de se répandre ce que nous y avons bourré et tassé jusqu'à maintenant. Mais il vous faut revenir au fil du récit, là d'où nous étions partis, à ce geste où je tournai le dos à ce moment sensible, pendant lequel le silence et le refus de communiquer engendreront des explications indésirables. Celles-ci ne feront pas qu'une fois l'objet de reproches, mais elles seront prises comme prétextes pour me cataloguer parmi les réservés, les sceptiques et les ironiques, jusqu'à m'inclure à ceux qui cachent quelque chose, qui savent mais ne disent pas, des dédaigneux du grand sacrifice, des prétentieux aux préjugés suspects, des ingrats, des cyniques. L'occasion ne me sera même pas donnée pour me disculper de ces charges et qualificatifs dont on m'affublait comme d'une queue qu'on me liait derrière mon dos. J'avais enterré les armes principales : les faits, la justification, les témoignages, les alibis... Tout bien considéré, je n'avais même jamais su me défendre et dire aux autres leurs quatre *vérités* en face. J'étais comme ceux de la Bible, lorsqu'on me frappait sur une joue, je tendais l'autre sans sourciller. Lorsque j'avais la conscience pure et que tout était clair en moi, quand avant de donner une explication aux autres je l'avais bien ressassée au point de m'en convaincre sérieusement, je ne ressentais plus le besoin de me *disculper*. C'était l'époque où des tuiles pouvaient nous tomber sur la tête en marchant dans la rue, alors, donner de la voix et réclamer des coupables restaient sans effet.

Non pas que l'on cherchait à s'exprimer avec une insistance si forte, mais dans le bruit qui recouvrait la foule après les allocutions, les salutations, la lecture des télégrammes et la cérémonie de remise des reconnaissances, des louanges, des décorations, des autographes sur les œuvres, et bien, même si je l'aurais voulu, je n'aurais

pas pu tenir un autre discours. Les flâneurs debout et droits comme des manches à balais, leur verre de champagne à la main, déambulaient et se poussaient en lançant des remarques sans attendre les réponses : « C'est beau, hein ? »... « Oh, oh, oh ! Toi aussi tu es ici !? »... « Mes hommages, mon cher !... », « Regarde, regarde qui est arrivé ! »... , tandis que tu restes là figé sur place sans la moindre envie de faire de même, ni au moins de donner une réponse creuse, à l'image de leurs questions et de leurs observations. Il est possible que le premier signe de mon refus remonte à ce moment-là, car j'ai vite rechigné alors à faire des gestes parcimonieux de la main, de la tête, ou bien à me contenter à lever au moins mes sourcils pour dire « Oui, c'est beau », « Oui, je suis venu également », « Mes hommages aussi... », à force de voir tout en blanc, blanc, blanc, ou plus précisément, sans aucune couleur, vide.

Sans être en mesure d'échapper à cette impression de marcher déchaussé sur un terrain recouvert de braises et de barbelés, je sortis à l'extérieur l'esprit complètement détaché de la fête et du monument, de tous ceux qui postillonnaient dans mon oreille ou qui secouaient des épaules, Je me mettais hors de portée, sans chercher à choisir la route à prendre ni à réfléchir à l'objet de mon départ. Je voyais déjà clairement que je venais de passer un après-midi lors duquel, non fortuitement, j'avais plutôt pensé à chercher une quiétude totale et à me mettre au calme pendant une période déterminée, dont j'étais incapable de prévoir la durée. Mais je savais cependant que cette sérénité recherchée sourdait de quelque chose qui me rongeaient de l'intérieur et que je m'efforçais d'affronter sans manifester à l'extérieur la moindre réaction.

Il appartenait ensuite aux autres de m'étéqueter et de me coller des épithètes autant qu'ils voulaient, sans mauvaise intention au début, soi-disant, sans trop en rajouter, en s'exprimant de simples réactions instantanées du style : « Mais qu'est-ce qui lui prend ? Pourquoi est-il vexé ? ». Mais ces réactions finirent par croître, c'est comme ça, à force de rajouter de l'eau et de la farine, la bouillie finit par prendre.

3.

Je mentirais si je disais n'avoir jamais ruminé en mon for intérieur que je n'avais vraiment rien d'intéressant à apporter. Bien entendu, cela a dû vous arriver aussi d'avoir déversé des flots de paroles sans vous arrêter pour finalement vous dire à vous-mêmes – pourquoi ai-je donc sorti de telles sottises ! J'ai parlé en vain et n'avais rien à dire. Et voilà que mon tour était venu de devoir aussi tenir un discours devant une assistance. On m'avait remis le micro et j'avais complètement bâclé ma prestation. Je n'avais certes pas prononcé de grandes paroles, oh que non, car cela requérait par ailleurs de l'entraînement, de la préparation et des formations, mais j'y avais mis tout ce qui était en moi et qui ne leur ressemblait pas, alors - que croyez-vous qu'il se soit produit ? Le silence ! La stupéfaction ! Pourquoi fallait-il celui-là ? Il faisait plus intelligent quand il ne parlait pas. Qui lui a tendu le micro ? Qui lui a dit de monter sur l'estrade ? En quoi ce privilège lui incombait ? Ce n'était pas pour lui ! Il a fait n'importe quoi ! Il paraît quelqu'un, mais lorsqu'il ouvre la bouche...

Bon débarras, de telles occasions ne se reproduiront plus. Au final, ce ne sera plus jamais mon tour. D'ailleurs, on ne tarda à me coller cette étiquette, tout compte fait plaisante de mon point de vue, « à ne pas toucher », qui me fera oublier, m'écarter de toute offre pour une nouvelle chance.

Toutefois, on ne pouvait me dire totalement retiré de la société. Je ne m'enfermais pas ni ne restais sans contact avec les gens. J'avais des amis que je fréquentais presque

tous les jours. Même s'il s'agissait assurément d'une relation singulière, nous nous asseyions, buvions des cafés, et mon cercle d'amis n'était pas si restreint. Naturellement, il m'arrivait rarement de m'asseoir tout seul avec l'un d'entre eux, car le dialogue pouvait alors s'échauffer et mal finir. Mais lorsque cet entourage s'élargissait, cela me procurait une commodité que je savourais avec plaisir. Je me glissais dans ma coquille, chaude et paisible, j'écoutais des conversations sans la moindre appréhension. Parfois, certains me jetaient un regard, faisaient un geste comme pour me lancer un « n'est-ce pas ? » puis continuaient, comme l'instant d'avant, à répondre eux-mêmes à leurs questions, sans attendre la moindre réaction de ma part. En un mot, aucun changement significatif ne s'était produit. Je continuais à être du segment le plus inaudible de la société, un mur sourd et figé, dont le comportement avait commencé, petit à petit, à être commenté avec sympathie.

« Il a bien raison de baisser la tête et de ne s'occuper que de ses affaires. Le bougre n'en a-t-il pas bavé pour avoir seulement dit des sornettes ? Aujourd'hui, ta tête peut sauter pour une simple parole. Ferme-la et laisse tomber, ne t'occupe pas de ceux qui se brûlent à leur propre lumière et qui se lamentent auprès de toi des tracasseries des autres. Ce n'est pas ça ? », faisaient-ils en s'adressant à moi. « Il doit en être ainsi, je ne vois pas pourquoi ça ne le serait pas », répondaient-ils d'eux-mêmes.

Progressivement, mon silence devint contagieux, et mon cercle trouvait toujours plus souvent quelqu'un qui n'avait pas donné son avis sur les thèmes chauds du moment. « Dis donc, toi, tu ne nous as rien dit aujourd'hui. Toi aussi tu aurais des soucis existentiels ? ». Lorsque celui-ci ne réagissait pas et restait la tête baissée en fixant un point, les autres finissaient par se résigner et se joindre au silence. Ainsi, l'époque est très vite venue où, involontairement, le silence infecta mes amis, constat qui ne tarda pas à se révéler néfaste. Deux êtres peuvent rester sans parler, mais tout un groupe, pouvez-vous l'imaginer silencieux et figé telle une statue de glace ? Ça existe ? En tout cas, dans mon cercle, il y en avait à la pelle, et ce phénomène commença rapidement à frapper et défavoriser avant tout ceux qui ne restaient pas les bras croisés, et qui se précipitèrent pour nettoyer le cercle des éléments perturbateurs, des suspects qui empêchaient la communication et souillaient le dialogue. Il faut régler leur compte une bonne fois pour toutes à tous ces démagogues et ces arrogants qui ne daignent même pas s'abaisser pour

ramener leur science! Il faut découvrir ce virus qui s'est propagé de façon imperceptible et sournoise. Il faut faire preuve de discernement et traiter suivant les standards en vigueur les inertes et les non-engagés. Par conséquent, il faut éloigner de la société ces taupes nuisibles qui fabriquent qui sait quoi dans les racines de nos relations saines. Il faut frapper là où elles sont les plus faibles, par des discussions, des débats, des exposés, des séminaires, des conférences, des consultations, des démonstrations publiques de capacités oratoires, des *workshops*, des discours, des rassemblements, des *meetings* et par le biais de tout autre exercice rhétorique...

Cela n'expliquait peut-être pas exactement la raison pour laquelle, lentement, les fidèles du cercle se mirent à m'éviter. Qui plus est, ils s'éloignèrent avec un bon paquet de doutes, me voyant comme un élément nocif, nuisible aux relations saines entretenues par nos rencontres, au cours desquelles la parole libre et jaillissante, le déclamatoire ouvert et naissant de cet élan enthousiaste à discourir, avaient été sains et invulnérables, alors que leur refoulement, leur étouffement et leur entrave endommageaient le libre échange des idées et des pensées.

Incontestablement, j'avais déjà perdu la faculté de me défendre, mais encore plus celle de réagir. Bien plus, je ne saisissais pas en quoi consistait mon influence *négative* dans ces relations. Néanmoins, je me mis à choisir mes fréquentations, à esquiver toutes les situations avec ceux qui cherchaient à dialoguer, et à me rapprocher de ceux qui réglèrent leurs problèmes par des mimiques, des mouvements de cils et des respirations calmes. Je ne manifestais jamais le refus ; les gestes de désaccord, de démenti et de bagarres polémiques étaient absents. Le silence avait démonté toute sorte de système défensif et il ne s'appuyait que sur quelques règles non écrites (qui ne se disaient pas) d'un système qui ne s'intègre pas dans les flots troublés des processus dynamiques et complexes de la propre marche de la société. On m'avait qualifié de taupe, de tortue, d'escargot, on m'avait calomnié de mille épithètes connues et inconnues, on m'avait rattaché à un sac entier de surnoms, collé un million d'étiquettes et accusé de tous les maux – parce que je n'étais pas armé, que j'étais pacifiste, sans défense et très approprié pour décharger sur moi toutes les frustrations de ce monde, toutes les fautes d'aujourd'hui et à venir, les échecs historiques et les catastrophes planétaires – et je ne pouvais pas crier.